

ANNE MARIE JUGNET

## L'ART DE SE TAIRE

MICHEL NURIDSANY

GALERIE FROMENT & PUTMAN





*mourant, chacun, seul, de peur.* 1987-1990, glacis à l'huile sur noyer, or, cadre laiton. 17,5 x 78,5 cm.

“ Vous saurez écrire quand vous aurez pu vous taire et bien penser ” dit l'abbé Dinouart dans un curieux petit ouvrage paru un jour de 1771, *L'art de se taire*, où il insiste beaucoup, tout au long de ses douze principes, sur la notion de retenue : “ il y a un temps pour écrire comme il y a un temps pour retenir sa plume ” (second principe), “ On ne sait jamais bien écrire si l'on n'a su auparavant retenir sa plume ” (Troisième principe). Depuis trois ans, depuis le salon de Montrouge où elle obtint, en 1988, le prix de dessin, Anne-Marie Jugnet a développé dans l'art de se taire une étrange énergie. A la limite du visible un art ménager de ses affirmations. Réservé. Retenu. Art de la litote. Non pas gouverné par le presque rien mais par l'infinie tension du silence et par la densité du blanc extrême qui irradie et se fond en lumière. Art de l'invisible.

Comme l'est l'art de Robert Barry qu'elle aime en ses débuts. Ne laisse-t-il pas échapper du gaz sur une plage ? Ne prend-il pas une photo de l'évènement ? Bien entendu on savait qu'on ne parviendrait pas à capter ce qui échappe à l'œil mais on a enregistré le fait. Art du visible, la photographie témoigne de l'invisible. C'étaient là les excès troublants de l'art conceptuel lorsqu'innocent il inventait.

Anne-Marie Jugnet n'est pas une artiste conceptuelle. Du moins pas purement. La poésie, le pouvoir succulent des mots, leur magie, leur pouvoir de charmes, le mot qui déclenche et qui ouvre, le verbe, la requièrent tout autant, ainsi que la matière au cœur de laquelle il s'inscrit et la lumière et le néant de la lumière qui effacent le dire et le révèlent et le maintiennent constamment dans une sorte d'aube indécise du sens.



Tout un appareil de caractères dûment choisis, de glaces et de feuille d'or, de photographies faites à l'aveugle, de toiles, de peinture grise, d'électronique (mais un appareil léger, discret), entre en dialogue dans cette œuvre qui tend à la transparence, détermine les tensions nécessaires à l'éveil du verbe qui sépare l'obscur et la lumière pour dire ce murmure qui ressemble à un cri, ces foudres douces qui étonnent le lointain incandescent.

La violence, l'horreur même et la peur, habitent le silence où l'être affronte sa débacle ; mais, comme dans le Nô où le statisme extrême peut exprimer la plus folle douleur, la concentration à laquelle l'artiste se tient évacue toute gesticulation, tout expressionnisme, toute anecdote pour atteindre à l'essentiel du cri ou de la peur.

La vérité doit être voilée pour demeurer vérité. Ainsi fait Basho qui se refuse à dire la trop évidente beauté du Mont Fuji ; la seule fois qu'il se risque à l'évoquer dans un Haiku c'est, comme par hasard, jour de brouillard à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle :

Brume et pluie

Fuji caché. Mais cependant je vais

Content

Ainsi en est-il d'Anne-Marie Jugnet dont les chuchotements, à la limite de l'inaudible forcent l'attention, éveillent l'être tout entier à l'inexprimable déconcertant, le mettent en présence de l'invisible.

Que signifie le voyage d'Orphée aux Enfers, qui revient avec une Eurydice dont il ne peut s'assurer de l'existence qu'en se retournant pour la regarder mais qui s'évanouit et disparaît dès que, la tentation étant la plus forte, il le fait, si ce n'est que le poète en quête de l'énigme ne peut pas plus qu'un autre l'éluder ou la

réduire mais seulement la conjurer. Si le sens se dérobe au moins reste le pouvoir du chant.

Dire l'énigme non la résoudre et pour cela la maintenir active au cœur de l'œuvre — forme ouverte — voilà la tâche de l'artiste, son pouvoir fondamental et frustrant.

L'art est austère, absolu, irréconciliable.

L'art est incandescence, flamme ; mais cette flamme l'artiste ne la fait pas jaillir lui-même : il dispose les éléments qui, dès l'intervention du spectateur, s'enflammeront.

Se porter à la pointe de l'intime et laisser l'œuvre libre de s'embraser, voilà ce que fait Anne-Marie Jugnet qui, au cœur de ses toiles, de ses petits panneaux, de ses photos, crée un comble de vie, jusqu'à atteindre ce point limite où la flamme s'apprête à jaillir.

Pas d'intérieur et d'extérieur chez Anne-Marie Jugnet : l'art est la présence visible de la pure intériorité.

Nulle artiste plus qu'elle ne parle de soi-même aussi continuellement, de sa vie, de son œuvre mais nulle artiste ne la met en même temps plus à distance.

Voici, dans l'espace de la galerie, des œuvres discrètes où des mots, en secret, déchirent lentement le silence.

Voici quatre petits panneaux, tous de longueur différente, calculée en fonction du mot inscrit en lettres d'or : *Mourant*, sur le premier, *chacun*, sur le deuxième, *seul*, sur le troisième et *de peur*, sur le dernier. Avec de simples virgules entre les mots reliés par la pensée, par la virgule qui coordonne. Anne-Marie Jugnet, qui a souhaité lui donner valeur d'éternité, inscrit cette phrase sur un support à



l'ancienne avec de la colle de peau et des glaces que l'on passe calmement, minutieusement pendant de longs mois. La phrase est écrite en garamont, caractère qui nous vient du XVI<sup>e</sup> siècle. A l'intime énoncé s'oppose la distance d'un travail qui s'effectue sans trouble, méthodiquement, jour après jour, par rapport à l'histoire de l'art, aux icones du XV<sup>e</sup> siècle, au bleu du ciel, à l'or divin. A l'émotion de l'acte éphémère s'oppose l'impavide du long labeur du temps.

Voici un rectangle blanc passé à la colle de peau lui aussi. Au milieu une courte phrase, très dure *laisse-toi te détruire*, inscrite en beau bodoni bien net, crayonné à l'intérieur. Là encore l'aspect précieux du caractère, créé au XVIII<sup>e</sup> siècle, à un moment où plusieurs écoles rivales s'essayaient à inventer les lettres les plus parfaites possibles, s'oppose à l'activité obsessionnelle du crayonnage. Le support est fragile, sans protection. Il mesure 50 x 65 cm. Faux carré blanc sur fond blanc.

Voici une toile entièrement grise avec, en réserve au centre, à peine visible, une phrase encore : *laissons les temps passer*. Le mur sur lequel elle est accrochée est du même gris très clair. Tout est gris dans l'espace. A tel point qu'on ne s'aperçoit plus de rien, qu'on ne prend conscience du gris que lorsqu'on découvre la phrase inscrite en réserve, courte blancheur qui révèle le gris léger.

Enfin quatre photos grises avec, au centre, une source lumineuse très intense, boule de feu où le mot prend place, se fondant dans l'énergie pure à la limite de l'apparition rayonnante et de la disparition. On lit à grand peine : *être là, penser à rien, sans dire mot, devenir tout*.

Une vidéo montre des mots qui apparaissent et disparaissent en réserve blanche dans la neige

électronique : *invisible, infini, inconnu, incertain, indicible*.

Images parfaites où le souci de précision d'Anne-Marie Jugnet se renforce de l'immatérialité même de ce qu'elle révèle.

Images contemplatives où le support s'efface, où les repères se perdent. Epiphanie de l'énigme qui nous fonde.

La poésie est fondation par la parole et dans la parole. Chez Anne-Marie Jugnet non. Le verbe est forme aussi qui s'affronte à d'autres signes, à une matière qui, pour être discrète, n'en est pas moins présente.

Le mot qui découpe et qui nomme, le « signe qui tient lieu de la chose » selon Peirce, le nom qui invente et défriche et interroge l'être, est ici violenté, ébloui, comme empêché ou retenu : maintenu dans l'instable. Rendu à l'errance. Nomade. Force vive qui, dans l'inextricable et l'incompréhensible, à la limite de la conscience et du visible toujours échappe. Et révèle l'innommable.

Et vient.

Et s'en va.

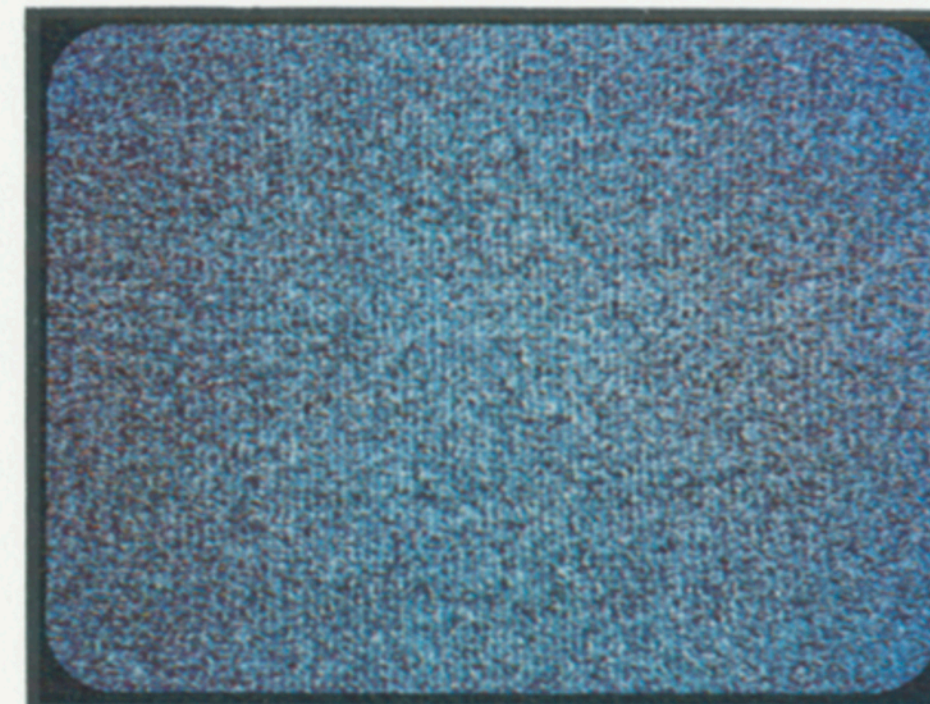
Michel Nuridsany





*laisse-toi te détruire*, 1988, mine de plomb, enduit blanc, bois. 50 x 65 cm.





*sans titre*, vidéo, Paris, 1990.  
Apparition, disparition dans la neige électronique  
des mots : *invisible, incertain, infini, inconnu, indicible*.  
Double page suivante : détail dans la neige électronique.



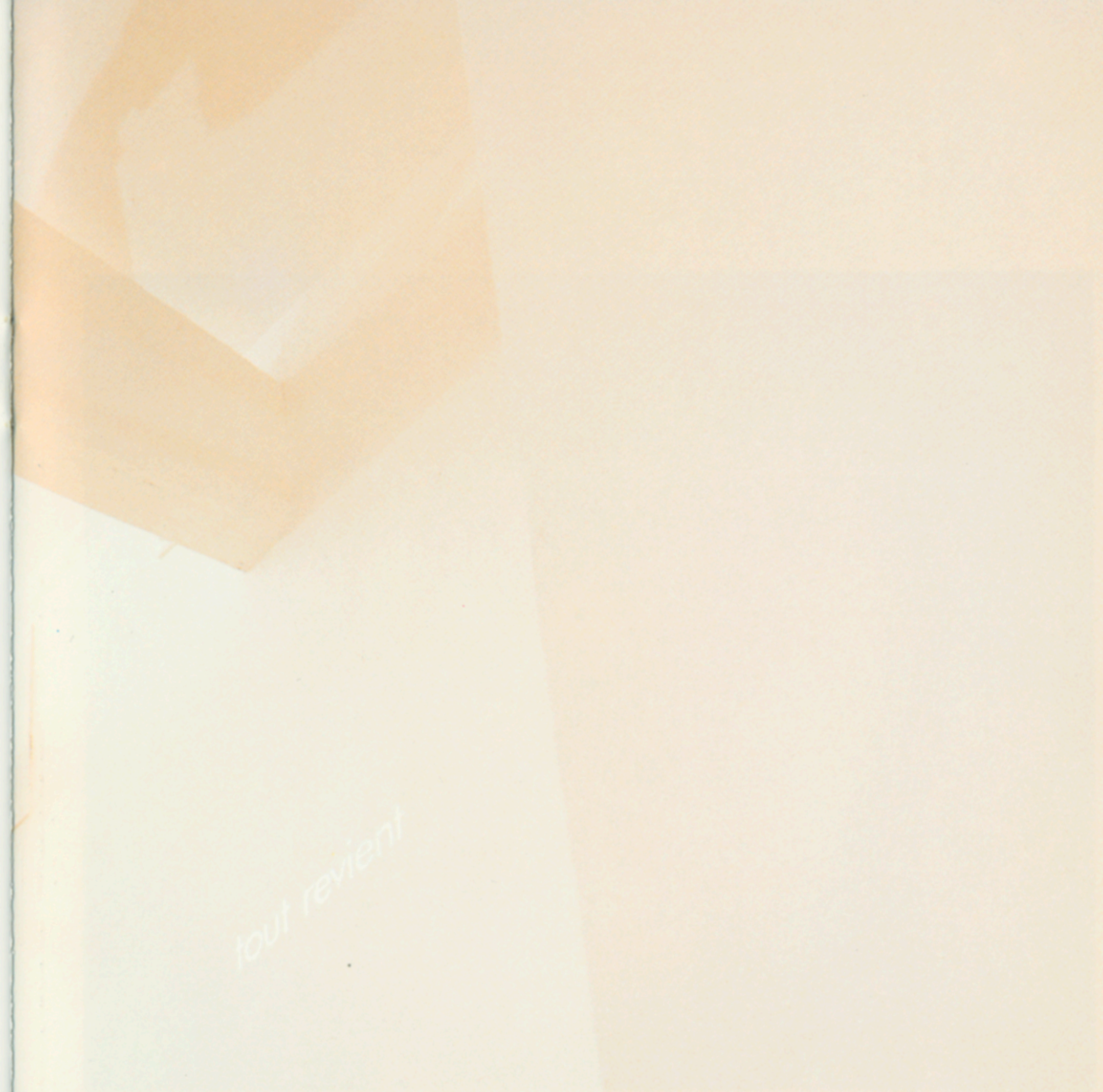
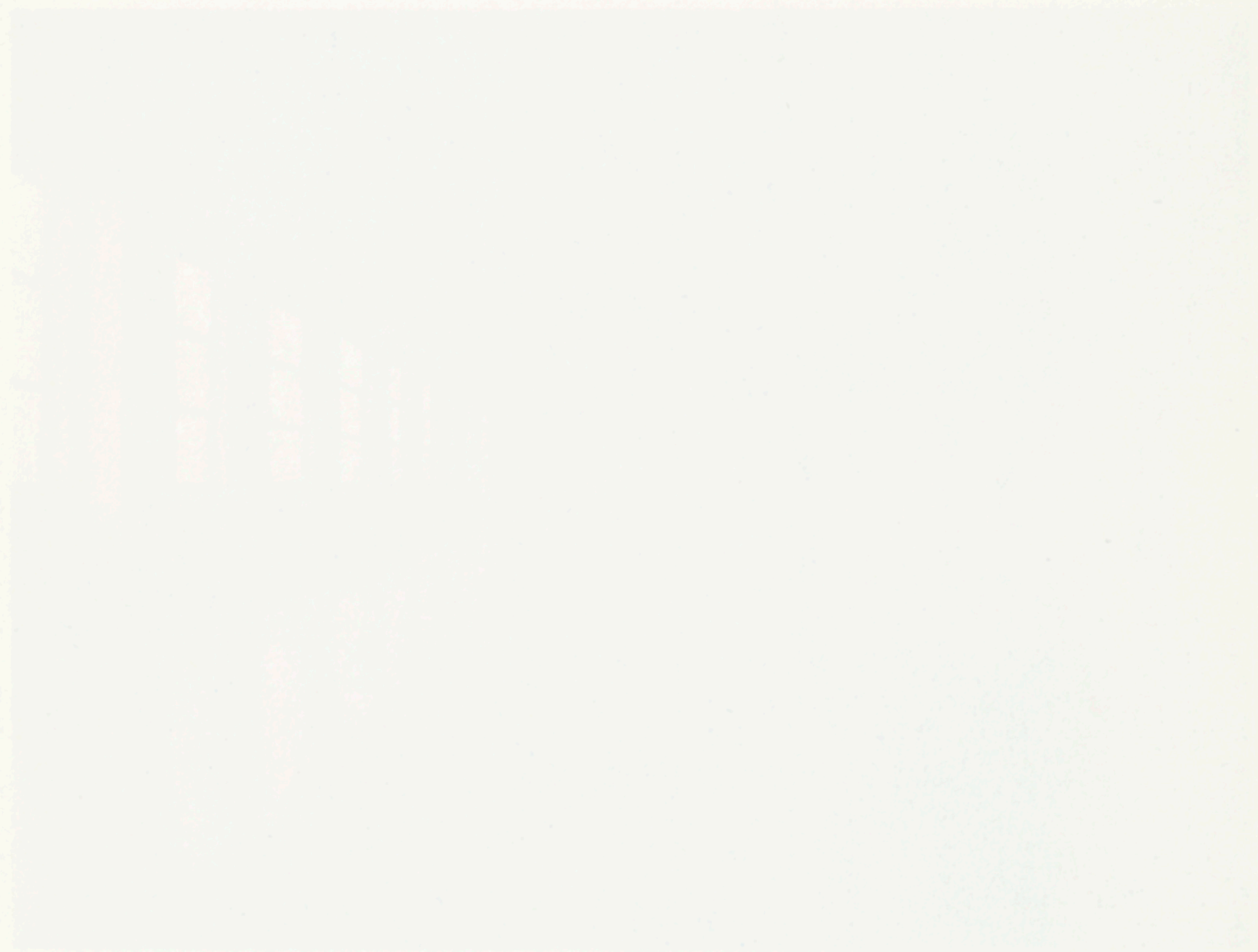






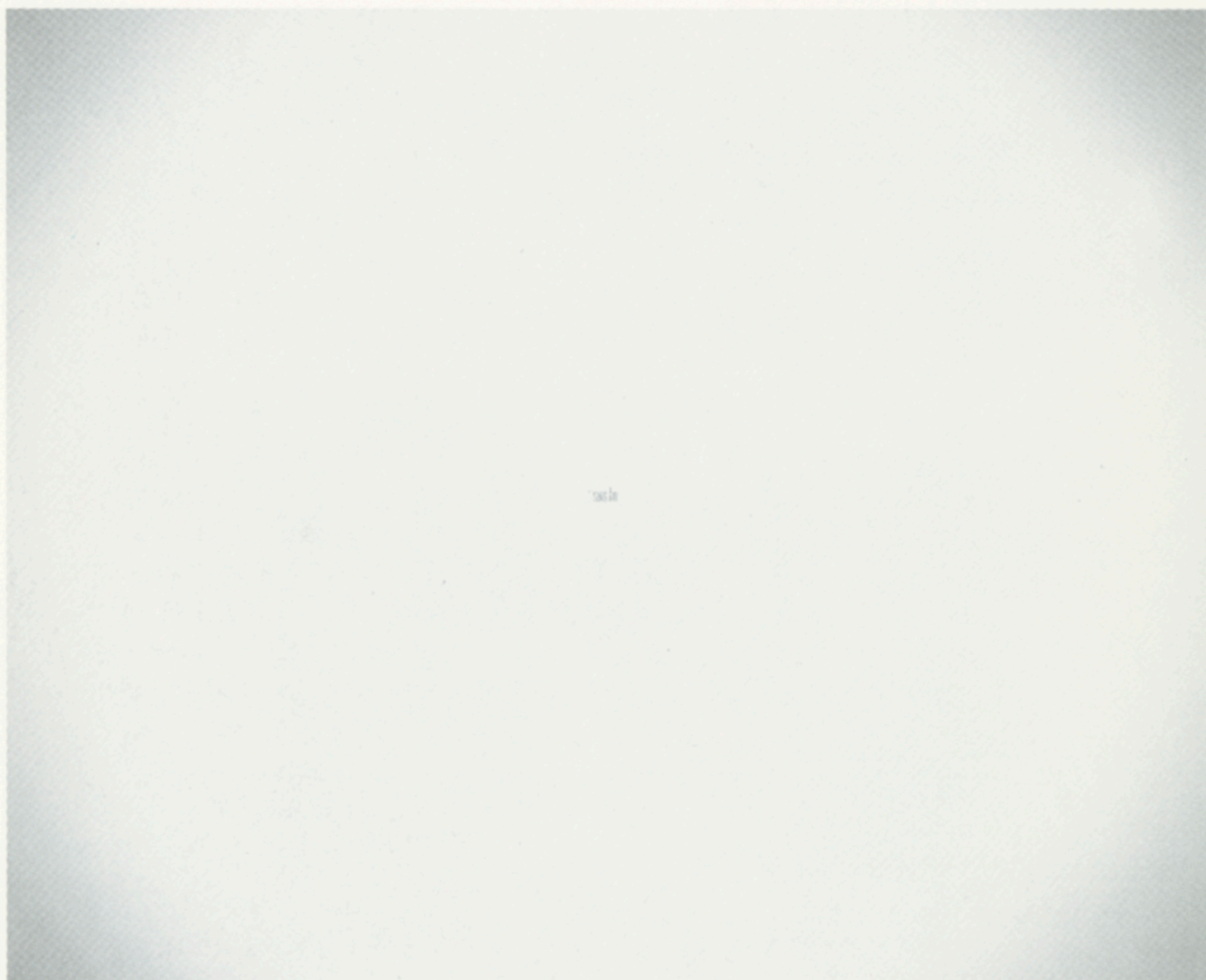
Installation au Lycée Claude Monet, Paris, 1990, projection lumineuse des mots : *désastre, désir, désordre, désarroi.*



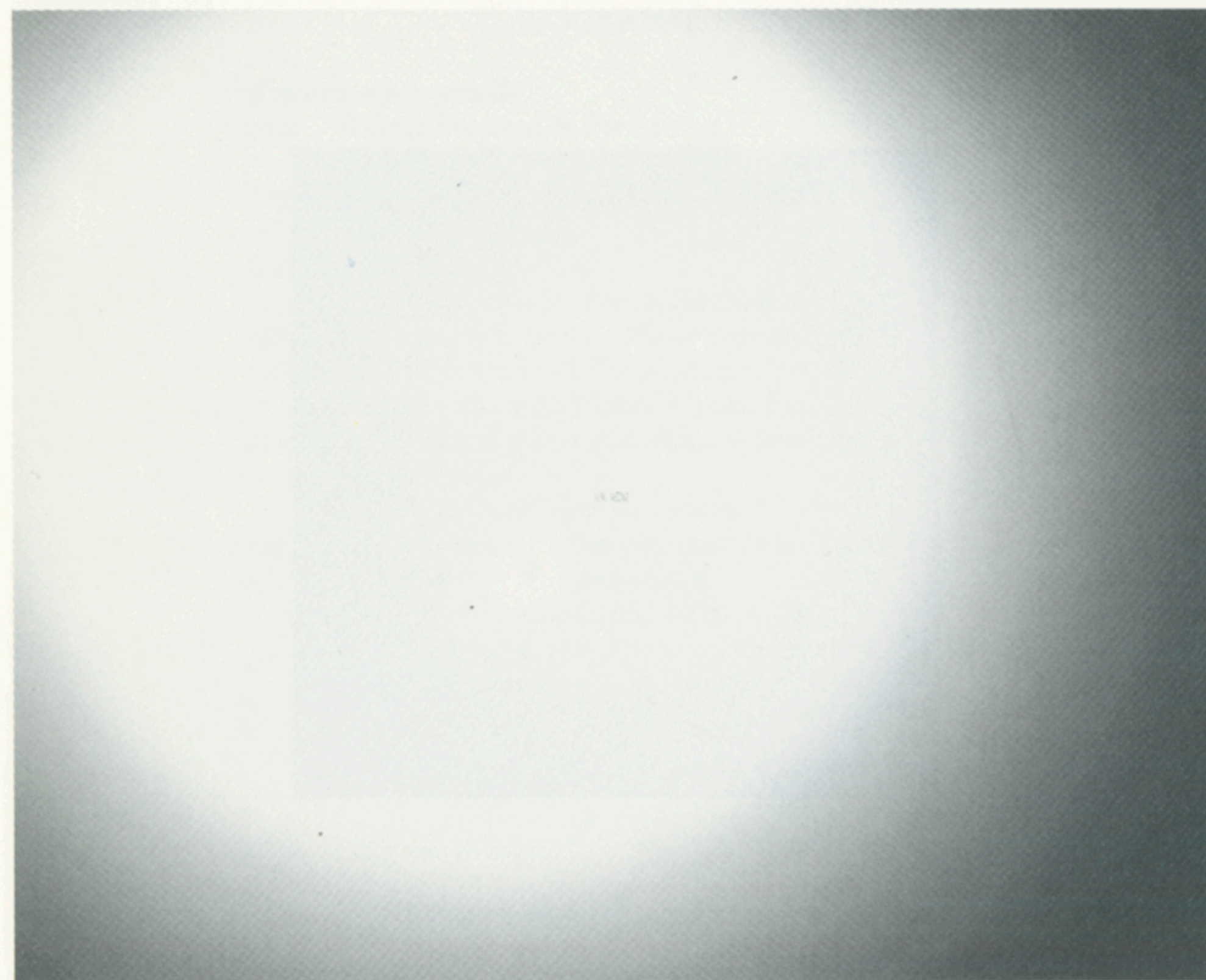


*Un moment d'absence, 1990. sans le savoir, à perte de vue, sans y penser, entre-temps, rien ne se passe, dans l'instant, par hasard, tout revient.*  
Huit phrases blanc brillant sur blanc mat, dimensions selon l'espace.  
Ci-contre : détail de l'installation à Baillargues espace « Aldebaran », 1990.



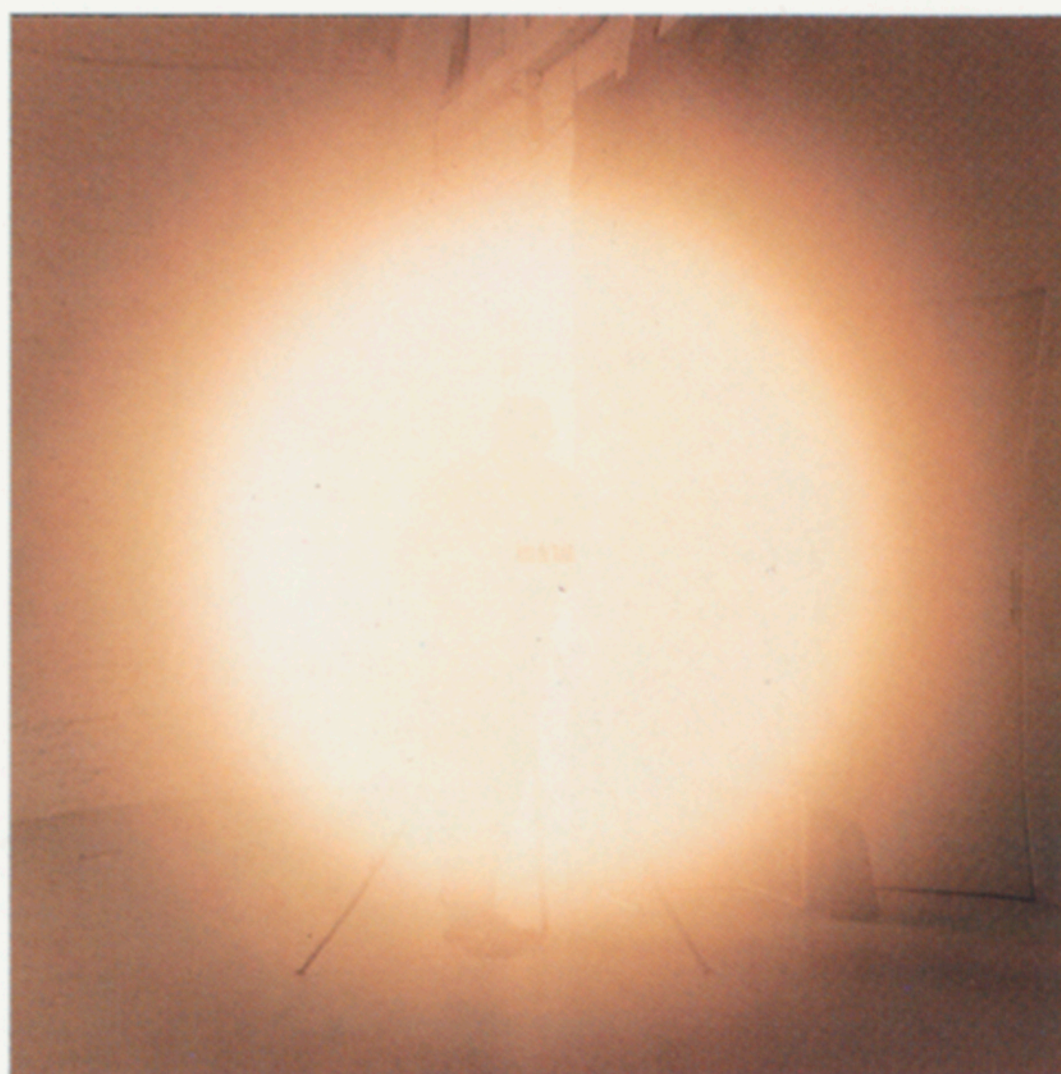


*sans fin*, 1990, photographie noir et blanc, 120 x 150 cm.



*sans retour*, 1990, photographie noir et blanc, 120 x 150 cm.





## BIOGRAPHIE

### *Exposition personnelle*

1991 Galerie Froment & Putman

### *Expositions collectives*

1987 Salon de Montrouge

1988 Faste Fou, Paris

Jeune Sculpture 88, Port d'Austerlitz, Paris.

1989 Exposition des prix de Montrouge 1976-1988.

1989-1990 Participation à l'expérience « Entrez les artistes » au Lycée Claude Monet, Paris.

1990 Exposition espace « Aldebaran », Baillargues, Montpellier.

Galerie Jacques Girard, Toulouse.

1990-1991 Exposition « Bewegungen-Mouvements ».

Sélection de 5 artistes français.

Octobre : Ludwigshafen, RFA.

Mai : Galeries Contemporaines du Centre Georges Pompidou, Paris.

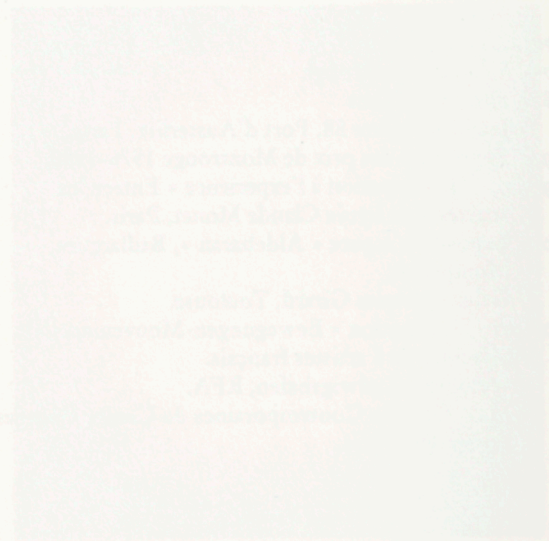
## CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Philippe Lenepveu, Marylène Negro, Anne-Marie Jugnet, Fabrice Demessence.



## BIOGRAPHIE

1900 - 1901



## CHRONOLOGIQUE

1900 - 1901

© GFP

- Printed in France -

N.I.G. - Tél. 49 50 63 63